

CÉLINE FORLES

GAZA,
LES CRIS N'ONT
PAS DE COULEURS



Céline Forles

Gaza, les cris n'ont pas de couleurs

© Céline Forles, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9381-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En d'étranges ères, la mort elle-même peut trépasser,
Celle ère est-elle devenue nôtre ?

1.

Il pleut des bombes.

Ce n'est pas la petite averse, pas la grêle du printemps, pas les tempêtes d'hiver. C'est autre chose. Depuis des jours, il n'y a plus de trêves, plus d'éclaircies. Le ciel, jamais, n'offre de répit. Depuis hier, ça tombe sans relâche. Je rêve d'une pluie fine ou clairessemée qui permettrait de souffler ou de se mettre à l'abri, mais nous recevons des trombes. Des giclées de bombes. Des éclaboussures de métal. Des torrents de souffrances.

Elles arrivent en sifflant, hurlant leur fureur, puis s'écrasent dans des tonnerres qui font sursauter les plus sourds. Même Farid qui n'entend plus rien et ne voit plus bien loin, même Farid, il se bouche les oreilles de douleur quand elles s'abattent au sol. Nul besoin de sons. La terre vibre. Tremble. Se soulève. Recrache des torrents de ferrailles tordues, qui nous broient, nous tuent. Bras sanguinolent. Chairs en charpie. Cris devenus silencieux.

Les bombes dégringolent. Pas un crachin de fer, pas quelques gouttes éparses d'acier fondu, mais le déluge. Un flux continu. Jour comme nuit. Il n'y a plus de saisons ni de repères, plus de ciel dégagé sous les rayons du soleil, mais des traînées de missiles. Je ne sais plus quelle année est la nôtre.

Ça doit être ça, la fin du monde. Une apocalypse à laquelle on ne peut pas résister et qui vous annihile sans plus produire aucune réaction.

Je n'ai pas peur.

Je ne tremble plus.

Mes nerfs ne protestent plus, tétanisés par le vacarme.

La peur n'est qu'un mot faible. Les soubresauts d'humanité qui nous traversent restent insuffisants.

Il pleut des bombes, de nouveau, tonnerre de ferrailles qui explosent.

Je n'ai pas peur. Non. Je suis terrorisé. J'attends la mort en silence.

Il pleut des bombes, encore.

Je ne sais plus exactement quand ça a commencé. Il y a quelques semaines, je crois. Impossible de me souvenir avec précision. Il aurait fallu noter la date des représailles puis compter les jours, les impacts. Oh, au début, on l'a fait, puis on

a abandonné. C'était après le 7 octobre, évidemment. Premier impact, premiers traits rouge sang dans ma mémoire, premier torrent de foule hurlant, se déversant dans la terre au rythme des cris. Les jours ont succédé aux autres, les destructions aux précédentes et la violence a pris toute la place. Nous avons ramassé les morts, enterré les morts, entassé les morts, laissé les morts sous les décombres. À quoi bon ? Les cadavres encombrant les rues, s'amoncellent dans les moindres parcelles, finissent dans des sacs en plastique noués grossièrement : des morts à en perdre le nombre. Des morts, partout, des morts, par centaines. Des grands, des petits, des femmes, des hommes et des enfants. Des cadavres qui puent et qu'on entasse au coin des rues pour attendre les collectes. Des enfants. Des enfants, encore. À ne plus savoir combien ils sont à s'empiler au sol, à ne plus pouvoir les compter, à ne plus vouloir les recenser.

On ne distingue plus les combattants des civils. On ne sépare plus les hommes des femmes, les fils des neveux, les mères des sœurs.

La mort tache notre terre. Une terre de sang qui boit ses héritiers, jusqu'à l'écœurement.

Chercher les survivants est devenu dangereux. Une bombe succédant à la précédente. Le mal est tombé, plus près, un après-midi, sur le trottoir d'en face à cent mètres, pas plus. J'ai aidé à inhumer les enfants, puis j'ai enchaîné avec les équipes de secours qui piochaient dans un cratère encore fumant de la veille et qui avaient été piégées, avant de terminer par des passants malchanceux. Tout ce qui a été fauché par le fracas de métal. Il n'y a pas de distinction entre les anciens habitants de l'immeuble et les résidents d'un soir. Le hasard dicte sa loi. Hier, la foule hurlait. Les femmes chantaient la peine. C'était les derniers airs macabres, les ultimes trémolos que j'ai entendus. C'est fini. Nous avons cessé de pleurer, freiné nos courses, abandonné la fuite. Comme si l'évidence s'était faite. Pour aller où ? Pour faire quoi ?

Maintenant, je patiente, là où je suis. Je ne bouge plus. Ici, c'est chez moi. J'attends de périr. Mon tour viendra.

J'ai arrêté de crier. À quoi bon ?

Nos hurlements sont charriés par le vent, ils s'effacent dans le désert tout proche et ne parviennent pas beaucoup plus loin. Yasmine, la conteuse, dit que les fennecs les emportent dans leurs tanières et les enfouissent si profondément que nos cris meurent sans même émettre un écho. La terre nous engloutit. Même nos gémissements, elle les vole ; nos appels au secours disparaissent dans l'oubli de cette zone aride.

Hôpitaux pleins, dépôts de pain vide. Enfants sanguinolents portés dans des

bras salis, magasins pillés. J'ai compté moins de dix jours pour que notre quotidien déjà complexe se transforme en enfer. Un abîme qui a pris domicile. Jusqu'à quand durera cette terreur ? Jusqu'à ce que nous ne soyons plus ? Jusqu'à ce que nous ne bougions plus du tout ? Parle-t-on de nous ailleurs ? Combien de temps en discuteront-ils encore de notre sort lointain avant de nous omettre, pour toujours ? La mort n'est pas vendeuse, elle perturbe, gâche, salit. On l'aime un peu, avant de la détester. On en parle sur le moment, avant de la noyer dans l'oubli.

L'enfer, lui, on n'en devise jamais. Personne n'a envie de l'imaginer.

L'enfer, c'est ici, c'est le métal brûlant, le ciel qui te canarde, te bombarde, nuit comme jour, transforme la moindre ruelle étroite en nuage de débris. Une poussière qui pue le sang. Cette odeur ferreuse qui s'insinue partout, qui porte cet entêtant message de corps perdus. Dans chaque famille. Chaque maison. Chaque morceau de terre gazaoui. Ça schlingue la mort.

J'ai connu Gaza.

Gaza, la promesse.

Gaza, la surpeuplée.

Gaza, la misérable.

Elle n'est plus qu'une.

Gaza, la bombardée.

Elle s'efface, elle aussi, devant la fureur du ciel. Comme nous. Tout disparaît, peu à peu.

Gaza n'est presque plus. Ses cris, sa joie sonnent comme de lointains souvenirs.

La terre l'engloutit avec nous. Nous nous effondrons dans le gruyère des souterrains, des caves et des abris. Tout se chevauche, se superpose, s'annihile. Des années de souffrances, des successions de générations s'empilent dans le sable. Dans ce sable qui s'infiltre dans chaque interstice, dans chaque paupière qui se ferme, dans chaque narine qui frémit encore sous un souffle.

Et ça recommence.

Immeuble après immeuble. Place après place. Vie après vie.

Poussière, épaves, corps disloqués, édifices fracassés, tôles tordues, mobiliers désossés. Nous devenons des cicatrices du passé que les archéologues du futur auront du mal à reconstituer.

Gaza n'est plus.

Qu'un champ de ruine.

Qu'un tas de gravier imprégné de sang.

L'éternel tombeau de notre souffrance.

Est-ce que d'autres damnés nous survivront ? Devront-ils se reconstruire sur ces ruines de sang et de larmes ? Ajouter une couche de misère supplémentaire au-dessus d'un charnier séculaire ?

On se croirait dans une tragédie, un genre de pièce de théâtre qui n'aurait pas de dénouement défini. Une sorte de malédiction, un loupé de scénario : il faudrait toujours reprendre la même scène, celle du début, qui annonce une fin inévitable, mais qui n'arrive jamais. Partez, me direz-vous, fuyez, désertez ce lieu funeste. Pourquoi rester ? Faites comme les héros antiques, quittez cette terre pour une autre. Échappez-vous en croisade ou en mission !

Mais c'est impossible, c'est oublier que nous sommes enfermés dans la plus grande prison du monde, cernés par des murs, des barbelés, des miradors. Au nord et à l'est, l'artillerie qui nous bombarde. Au sud, le désert. À l'ouest, la mer qui noie.

Personne ne nous attend. Qui envisagerait de nous accueillir ? Qui voudrait de ces millions d'âmes en peine que nous sommes devenus ? Nous sommes les enfants d'une terre qui nous a enterrés.

Ce morceau de néant boit notre sang, se nourrit de nos larmes, mais ne nous apporte rien en retour.

Et puis, partir n'est pas possible.

Je ne partirai pas sans elle.

Elle est encore ici.

Elle ne renoncera pas.

Je le sais, je le sens. Elle restera jusqu'au bout.

Je ne pourrais pas fuir sans elle, pas aller de l'autre côté du mur, pas espérer traverser la mer sans son sourire. Je suis coincé à Gaza, sous les bombes, sous des amas de tôles criblées d'impact, enchaîné à cette terre, amoureux d'une femme qui n'est pas d'ici et qui pourtant s'accroche aux vivants.

Si elle périt à Gaza, c'est ici que je veux finir, moi aussi.

En attendant une issue, je patiente, entassé dans un deux-pièces où nous dormons à quinze. Perdu entre l'Amour ou la Mort.

Gaza nous a abandonnés. Nous, ses propres fils, elle nous emporte en enfer. Nous nous enfouissons dans le sable, je le sens s'immiscer en moi, inéluctablement.

Nous sommes elle, elle est nous, jusqu'à la dernière parcelle de poussière.

J'espère une délivrance prochaine.

2.

— Allez, Adel, attrape !

Elle balance le sac de riz le long de ses hanches, accélère la cadence, imprime une tension et un mouvement souple. Son corps fin se contracte, les muscles saillent sous le léger tissu de coton. Elle prend appui sur l'arrière du pick-up, se lance vers l'avant, se laisse emporter par le poids, lâche la toile au dernier moment. Le sac vole, s'écrase dans le coin de l'entrepôt, juste au-dessus du précédent. Un peu de poussière se soulève du sol. Le tir est puissant, mais parfaitement bien aligné.

— Eh, fais gaffe, Élia ! Mollo, sur les transferts ! On aura l'air malin si la poche explose ! Tu vas les ramasser un par un les grains de riz, toi ? Sérieux, on n'a pas les moyens d'en perdre un seul. Tu le sais bien, non ?

Élia sourit de toutes ses dents.

— Doucement, Adel, ne t'énerve pas ! On est tous tendus. Mais il faut avancer. Il y a un second camion qui pourrait passer les barrages, dès ce soir. On ne peut pas le refuser ! Alors, on se grouille de décharger celui-là ! Et on fait de la place ! Ça fait trois jours qu'on les espère ces putains de sacs.

Adel ferme les yeux et secoue la tête, impuissant. Il abandonne la discussion. D'abord, parce que d'autres urgences le préoccupent, ensuite parce qu'elle a raison. Ils manquent de tout. Il y a déjà des centaines de personnes qui attendent la distribution : le camion de plus ne sera pas le camion de trop. Surtout que le dernier convoi annoncé n'est jamais arrivé, pillé avant de parvenir au centre. Pour le moment, la foule se tient tranquille. Autant accélérer. Il est quand même sceptique sur le contenu de ce chargement.

Des sacs de riz. Mais ils n'ont plus d'eau potable ou si peu. Avec quoi vont-ils le faire cuire ? Enfin, c'est toujours mieux que rien. On réutilisera l'eau de cuisson. On peut aussi l'infuser à froid pour qu'il gonfle. Et même, se dit Adel,